

XII

L'Épopée d'un Calvaire

En tout ce qu'il entreprend, Montfort ne vise qu'à établir le royaume de Dieu dans le monde. Lorsque sa parole de feu, jaillissant directement de sa prière et de sa pénitence, a ramené les âmes à l'Évangile, une grande sollicitude le tourmente encore, celle d'assurer leur fidélité chrétienne. Il ne se contente pas d'un enthousiasme passager, si sincère soit-il, il veut faire œuvre qui dure.

Or il sait que les hommes sont faibles et les foules moutonnières. Pour leur faire vivre leur foi, il faut les ancrer aux mystères du Salut et leur faire pratiquer ensemble la piété et la charité. C'est pourquoi, dans toutes les paroisses, il institue des associations, des confréries et des œuvres qui encadrent l'existence et l'orientent vers la Vie éternelle.

Parmi les souvenirs de mission qu'il laisse derrière lui, il y a toujours Marie et la Croix : un autel à la Vierge devant laquelle on continuera de réciter le rosaire en commun, et un Calvaire à la croisée des chemins où tout le monde passe, pour rappeler à chacun le mystère d'amour de la Rédemption. Toute son œuvre de missionnaire, c'est de planter la croix dans les cœurs et sur la terre des hommes.

A cette croix, notre unique espérance, il rêve même de faire un triomphe, en la plantant dans un site grandiose et en lui amenant l'hommage des foules. Au sommet du Mont Valérien, il a vu un grand calvaire dominant Paris : cette vision le suit partout où il va. Un moment, il a cru pouvoir le réaliser à Montfort, au cœur de son pays natal...

Or voici qu'au cours de ses missions autour de Pontchâteau, elle s'impose à lui si impérieusement qu'il se lance dans l'aventure.

« *Faisons un Calvaire ici !* »

Au cours de 1709-1710, les missions se succèdent à Besné, la Chapelle-des-Marais, Missillac, Herbignac, Camoël, Assérac, autour des marais de la Grande Brière. Montfort y déploie toutes les ressources de son zèle. « C'est un saint tout vivant, s'exclament les gens, et jamais on n'a entendu parler comme cet homme ! » Un excellent prêtre nantais ayant le titre de missionnaire apostolique, lui aussi, est son intime collaborateur : son témoignage nous servira de guide dans ce récit.

On est à l'époque où la chrétienté vient de subir les ultimes assauts des Turcs qui sont déjà maîtres de la Terre Sainte. Dans cette actualité, l'érection du calvaire de Pontchâteau va prendre les allures d'une croisade :

« Hélas ! le Turc retient le saint Calvaire
Où Jésus-Christ est mort.

Il faut, chrétiens, chez nous-mêmes le faire
Faisons un calvaire ici, faisons un calvaire ! »

En sillonnant le pays, Montfort en avait choisi le site : un mamelon dominant la lande de la Madeleine et d'où l'on découvre jusqu'à trente clochers dans la plaine brumeuse des marais, et au-delà, sur la côte océane qui descend vers Saint-Nazaire.

Un jour, aux gens de Pontchâteau qui sont dociles et portés à la piété, il confie son rêve. Accepté d'enthousiasme ! On se rend sur le terrain, près de la chapelle Sainte-Reine, et déjà les bêches grattent la terre. Mais on ne tarde pas à se transporter sur une autre butte qui semble préférable. Or pendant que les ouvriers piochent, Montfort remarque le va-et-vient de deux colombes qui, après avoir becqueté la terre fraîchement remuée, s'envolent au loin, toujours dans la même direction. Intrigué, il les suit et il constate qu'elles ont déjà accumulé toute une « huchée de terre » sur le point le plus élevé de la lande, non loin de la forêt.

« Remerciez Dieu, mes enfants, dit-il. Je lui avais demandé dans quel site bâtir. Et voici sa réponse ! » Et à l'endroit même, il traça trois cercles concentriques : sur le premier s'élèvera la colline du Calvaire avec les déblais qu'on va obtenir en creusant un fossé large et profond entre le deuxième et le troisième cercle.

« Oui, faisons un Calvaire ici ! » s'écrie l'équipe, après le mis-

sionnaire. Et ces mots vont devenir le refrain d'un long cantique que, pendant des mois, les ouvriers ne vont plus cesser de chanter. Le lieu était à peine choisi que les Anciens se mirent à rappeler un fait prodigieux qui s'était produit au même endroit, il y a trente-six ans, l'année même de la naissance de l'homme de Dieu. Des croix lumineuses étaient apparues dans le ciel, environnées d'une nuée de blancs étendards, et au même moment, un formidable roulement de tonnerre ayant affolé les troupeaux qui paissaient sur la lande et les ayant chassés vers leurs étables, des milliers de voix célestes s'étaient fait entendre dans les airs...

Il n'y a plus à douter ! Dieu lui-même veut ce Calvaire ! Et dans l'enthousiasme on se mit à piocher ferme...

Croisade sur la lande

C'est dans une perspective de chrétienté et à la hauteur d'une croisade que Montfort élève les regards de ceux qui viennent travailler au grand œuvre. Il compose un cantique pour rappeler cet idéal à tous ceux qui creusent la terre ou qui portent les lourdes hottes de déblais sur la colline.

« Travaillons tous à ce divin ouvrage,
Dieu nous bénira tous,
Grands et petits, de tout sexe et tout âge,
Faisons un Calvaire à Dieu, faisons un Calvaire ! »

Oui, tous savent qu'ils vont implanter sur le sol de leurs pères le Calvaire où Jésus mourut, le Golgotha dominé par la silhouette des trois croix : celle du Sauveur qui sera peinte en rouge, celle du bon larron, en vert et celle du mauvais, en noir. Et Montfort de répéter devant tous ses auditoires comment vont se dérouler les travaux.

Des douves que l'on creuse on va sortir les milliers de hottes de terre qui serviront à exhausser la sainte montagne. Tout autour, sur le chemin de ronde, on plantera un Rosaire végétal, cent cinquante sapins, coupés en dizaines par quinze cyprès. Lentement, à leur ombre, et redisant l'*Ave*, on montera vers la Croix, non sans faire halte, de temps à autre, devant quelque chapelle commémorant un mystère de Jésus et de Marie. C'est toute la spiritualité de ses missions que l'apôtre demande à des paysans d'écrire là, sous une forme monumentale. « A Jésus par Marie ! »

Comme la flamme court à travers la bruyère, l'appel à la Croix gagne toute la région. Et pendant que les travaux continuent, Montfort ne cesse de l'attiser par ses prédications. Le chantier n'est-il pas lui-même une mission continuelle, une œuvre de prière et de pénitence ? Les bruits des outils et le roulement des chariots ne sont accompagnés que de la récitation des *Ave* et du chant des cantiques. Dans une fraternité touchante, paysans et châtelains, nobles dames et simples bergères, affouillent le sol jusqu'à s'ensanglanter les mains, et portent en ahanant les lourdes hottes sur les sentiers en pente. « J'ai vu tirer du fond des douves, dit un témoin, des pierres qui pesaient jusqu'à deux pipes de vin, seulement avec une ou deux cordes, et quatre hommes avoir beaucoup de peine à charger une pierre sur la hotte d'une fille de 18 ans qui la porta avec joie sur la montagne. »

Les travailleurs ne cessent d'affluer. Chaque jour, il y en a plusieurs centaines venant de plus en plus loin, de Vendée, de Bretagne, de Normandie et jusque de Flandre et d'Espagne. Beaucoup de pauvres aussi auxquels la nourriture est assurée par les fermiers des alentours.

Et c'est ainsi que, de mai 1709 à septembre 1710, les foules vont se relayer au grand chantier ouvert par l'homme de Dieu. Elles y travaillent religieusement, et le plus souvent en son absence. Tout juste y fait-il de courtes apparitions ou y envoie-t-il M. Ollivier ou le F. Mathurin pour y relancer la prière et les chants. Quand il venait, le soir, il sonnait la fin des travaux avec une conque marine, et pour tout salaire, il rassemblait tout le monde autour d'une petite grotte, en terre rapportée, dans laquelle on pouvait voir les figures du Christ, de la Vierge, de saint Jean, de sainte Marie-Madeleine et des deux larrons, à la lueur d'une lampe. Alors, après une exhortation du saint prêtre, « ils rendaient leurs devoirs au Crucifix, en lui offrant avec une piété naïve leurs peines et leurs sueurs ».

C'était bien la Croisade où chacun, soulevé par sa foi, ne songeait qu'au triomphe de la Croix du Sauveur.

« *Qu'en ce lieu l'on verra des merveilles...* »

Le Calvaire est déjà une entreprise prodigieuse par elle-même. Sa réalisation fut, plus encore, une suite de faits merveilleux. On compta jusqu'à cent paires de bœufs, le même jour, sur la lande, et l'ingéniosité de ces ouvriers improvisés fut souvent soumise à lourde

épreuve. Le courage et la foi triomphèrent avec l'aide de Dieu, et quand il le fallut, le miracle !

Montfort habitua presque son monde à vivre dans le merveilleux. C'est la charrette brisée qui se recolle au seul contact de sa main, le rocher trop lourd qui se trouve hissé à sa place au premier effort, les vivres, surtout, qui arrivent à point nommé et qui ne manquent jamais.

Les gens de la région venaient, en général, avec leurs outils et leur nourriture. Mais il y avait la légion des étrangers et des mendiants qui erraient nombreux au cours de cette année de disette. Pour tous, il y avait du travail et, pour tous aussi, de quoi manger. Le Missionnaire allait lui-même quêter pour eux, dans les villages, le pain qu'il distribuait ensuite près d'une fontaine où chacun pouvait boire à discrétion.

Si, dans les premiers temps, les fermiers donnaient facilement, ils devinrent, peu à peu, hésitants et réticents en voyant se vider leurs greniers. Une fois, celui des Métairies, voyant le P. de Montfort venir de loin, courut se cacher dans son étable. « Je vois le bon Père qui vient avec sa besace, dit-il aux siens. Je ne voudrais rien lui refuser, mais nos réserves s'épuisent... Vous lui direz que je suis parti pour longtemps... — Ah ! bon Père, vous tombez mal, s'écrie la femme, à la vue de l'homme de Dieu ; notre homme vient de partir et il ne rentrera pas de sitôt ! » Mais Montfort l'interrompt : « Pourquoi essayer de me tromper ? De la fontaine, je l'ai entendu vous dire : Je vais me cacher dans la crèche aux bœufs. »

Rougissante, la pauvre femme tente de s'expliquer quand le fermier, tout penaud, se présente : « Je vois qu'il n'y a pas de secret pour vous, mon Père, dit-il. Tant que j'aurai du pain, je le partagerai avec vos pauvres ! — Ayez confiance, mon ami, le pain que vous donnerez ne fera pas diminuer le blé de vos greniers, et Dieu vous bénira, vous et vos enfants. » A partir de ce jour, le fermier donna sans s'appauvrir et sa famille connut une enviable prospérité.

Ce fut aussi l'histoire de Jeanne Guigan, une sainte veuve, qui n'avait jamais rien refusé au P. de Montfort, et qui fut bien ennuyée lorsqu'elle le vit venir un jour où il n'y avait même plus, sur la table, la provision de la journée... Pour ne pas le renvoyer les mains vides, elle court à la huche pour voir s'il n'y a pas encore du pain. Surprise ! La huche est pleine d'une fournée toute fraîche. Toute émue, elle conte son affaire au Missionnaire et se met à sa disposition pour prendre en charge désormais ses indigents.

En ménagère diligente et charitable, elle eut à nourrir les ouvriers sans provisions, les mendiants qui rôdent et les visiteurs de passage. Et elle mêla tellement bien ses intérêts à ceux de la Providence qu'elle ne connut jamais la faillite. A certains jours, elle taillait dans la miches jusqu'à en être lasse, sans que celle-ci diminue ; elle pouvait remplir les écuelles de tous les pauvres qui se présentaient, sans voir le fond de sa marmite. Cela dura tout le temps où l'on travailla pour le Calvaire. C'était à en rendre jalouses ses voisines. Mais vint le jour où tout cessa : « Maintenant, dirent-elles, c'est chez Jeanne Guigan, comme chez les autres. »

« **Nous avons le Calvaire chez nous !** »

Depuis quinze mois, plus de 20.000 travailleurs ont peiné sur la lande. La colline a été surélevée de plus de 20 mètres, et les trois croix se dressent sur la plate-forme qui la domine, en plein ciel... Les personnages témoins de la mort du Christ, Marie, Jean, Madeleine, sont là aussi... Et de 20 lieues à la ronde on peut voir dominant l'horizon le groupe le plus tragique de l'histoire humaine.

Dans sa foi, cet humble peuple a voulu faire cette magnifique ostension du mystère de la Croix et en transmettre aux âges à venir un monument grandiose. L'âme des croisés et des bâtisseurs de cathédrales s'affirme là avec son *Credo* et sa ferveur.

Que le pèlerin entre dans l'enceinte de ces murailles et chemine par l'allée montant en spirale de la terrasse inférieure à la plate-forme supérieure, et c'est l'histoire de notre salut qui se déroule sous ses yeux. A droite et à gauche, sont représentés le Jardin de l'Eden où pécha le premier homme, et l'autre Jardin, celui de Gethsémani où le nouvel Adam expia tous les péchés du monde en versant des larmes de sang.

Tout autour des douves, la brise chante dans le Rosaire de sapins et de cyprès, tandis que sur quinze piliers, là-haut, une autre chaîne aux grains énormes et colorés forme autour des croix une gracieuse couronne en festons. Et, le long du sentier qui contourne la colline, quinze chapelles précédées d'un parterre de rosiers, représentent les scènes des mystères. Enfin, sur un côté de l'entrée, se dresse la figure du serpent d'airain que les Hébreux, dans le désert, n'avaient qu'à regarder avec foi pour être guéris ; et sur l'autre, l'*Ecce Homo*, l'Homme des douleurs qui nous sauve de nos péchés.

De partout, au cours de l'été 1710, les visiteurs accourent, attirés par la curiosité ou mus par la foi et la renommée du thaumaturge dont tout le monde parle ! Quand il est là, Montfort les accueille lui-même et transforme ces visites en pèlerinage : après avoir expliqué son intention, il fait réciter le Rosaire et chanter des cantiques en l'honneur de la Croix. Et la plupart s'en retournent, enthousiasmés, fredonnant les bribes de strophes qui restent dans leurs mémoires :

« Chers Amis, tressaillons d'allégresse,
Nous avons le Calvaire chez nous ! »

L'exaltation de la Sainte Croix...

De Nantes à Rennes, on parle du Calvaire de Pontchâteau. Les foules sont prêtes à accourir au premier signe pour la bénédiction. Avec l'autorisation de l'Evêque de Nantes, Montfort en fixe la date au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Dès que la nouvelle en fut connue, en Vendée et en Bretagne, dans les diocèses de Vannes, de Rennes et de Saint-Malo, ainsi que dans les paroisses du diocèse de Nantes, ce fut un ébranlement général.

Dès les premiers jours de septembre, les pèlerins arrivaient et s'entassaient à Pontchâteau et dans les paroisses voisines. « La joie était universelle et la piété se promettait un beau jour », dit un contemporain. Même la famille Grignion, le vieux père en tête, était accourue de Rennes pour assister à cette solennité à laquelle on comptait rassembler plus de 20.000 personnes.

Quant à Montfort, il se démenait pour tout mettre au point, les offices, la procession pour laquelle un circuit, des prières, des cantiques et des acclamations étaient prévues, et la prédication qui devait être assurée aux quatre coins du monument par quatre orateurs de renom...

Or, à ce moment où tout est prêt pour la grandiose cérémonie qui devait le payer de tant de peine, le 13 septembre, à 4 heures de l'après-midi, un recteur se présente au nom de Mgr l'Evêque de Nantes, pour lui signifier que la bénédiction du Calvaire est interdite. C'est un coup de foudre ! Et l'humiliation la plus inattendue ! Sans se plaindre ni protester, il part, le soir même, à pied, pour Nantes, en vue d'essayer d'obtenir que Monseigneur revienne sur sa décision.

Le jour venu, la fête se déroula autour du Calvaire, selon le programme prévu. Sauf la bénédiction dont tout le monde se demandait pourquoi elle n'avait pas lieu. Et ce fut une journée splendide au cours de laquelle les acclamations à la Croix du Sauveur ne cessèrent de retentir, une véritable Exaltation de la Sainte Croix.

Seul manquait le Missionnaire, alors que tout le monde parlait de lui. Le vieux père Grignon, ravi de tout ce qu'il entendait dire de son aîné, était maintenant écrasé de l'affront qui lui était fait. « Se trouvant à souper, dit Blain, dans une nombreuse assemblée de religieux, d'ecclésiastiques et d'autres personnes de mérite qui le consolaient, il se plaisait à leur faire l'éloge d'un fils qui, disait-il, ne lui avait jamais fait de peine. »

Pourtant ce fils était sur la croix au moment même où se réalisait le grand rêve qu'il avait conçu pour l'exalter. Le matin, il s'était présenté au palais épiscopal pour s'entendre redire, d'une manière énigmatique et froide, que sur l'ordre du Roi, le Calvaire non seulement ne serait pas béni, mais devait être démoli.

« Pour lui, dit Blain, les jours de croix étaient des jours de fête. Ainsi, il porta, avec sa douceur et sa patience ordinaires, l'outrage public qu'on lui faisait. Et trouvant, sur son Calvaire, une Croix qu'il n'y avait pas attendue, il ne pensa plus qu'à s'y laisser attacher comme son divin Maître, content de souffrir et de se taire. »